



Témoignage
Guerre 1939 1945

Le 14 mai 1996



Maison de Félix - Pech d'Alan



Maison de Ferdinand Ventoulou



Village de Thégra

Née après la guerre, des années paisibles se sont écoulées auprès de mon père au Pech d'Alan.. Après le choc qu'avaient gravé en lui ces quatre années de dépaysement et d'angoisse en Allemagne, il était imprégné pendant toute mon enfance du bonheur d'avoir vu naître une famille.

Rarement, il faisait allusion à quelques épisodes mais je pense que son esprit essayait de se détourner du passé,. Il s'était vraiment fixé le regard sur l'avenir et n'aspirait plus qu'au désir que nous puissions vivre en paix.

Quand j'eus dix -huit ans, il m'a entretenu sur le fait qu'il pourrait me raconter cette triste période marquante afin de la transmettre à la descendance familiale. Et comme un enfant qui refuse un devoir difficile, l'idée se dissipait et se reportait à un jour prochain.

Mais vint le jour où s'éteint le témoin d'un vécu qui reste sur nos pages de l'histoire mais qui n'a pas eu le temps de personnaliser ses sentiments.

Quinze ans plus tard, c'est Ferdinand Pagès qui me dit un jour « je veux photocopier cette lettre car je suis vieux, et je souhaite qu'après moi ce papier soit découvert dans mes armoires à Ventoulou » . J'ai vécu des jours inoubliables d'angoisse pendant cette dernière guerre, puis les années s'écoulaient et pour les jeunes, cette période ne présentera que des épisodes lointains qui viendront s'ajouter sur les livres d'école.

Me vient une idée, j'aurai voulu écrire le cheminement de mon père et c'est trop tard. Aujourd'hui, c'est son ami, un jeune de son âge qui a quitté ce paisible village de Thégra avec beaucoup d'inquiétude, pour s'en aller à vingt cinq ans dans cette aventure, et qui ce jour est prêt et disponible moralement pour nous faire partager quelques épisodes de cette marche dans l'insécurité.

Donc c'est avec grande joie et beaucoup d'émotion que je me plonge dans ce récit où je revois l'image de mon père et devine ses tristes ressentis.

. Durant deux ans, Ferdinand s'est remémoré les faits, n'en dormait plus me disait-il. Régulièrement Il venait me porter ses notes écrites de jour et de nuit sur son cahier. Je m'efforçais de bien reprendre son vocabulaire, ses expressions, mais combien de fois il fallait corriger, remettre à la bonne place tel ou tel épisode, se souvenir du bon lieu.... Tout ceci pour montrer sa détermination.

Je remercie encore Ferdinand qui est actuellement à la maison de retraite de Gramat pour son récit, ses péripéties, son humour et sa passion.

J'espère que cinquante ans après, ce petit témoignage contribuera à retracer ce qu'il avait sur le cœur le jour où il voulait cacher cette petite lettre dans son tiroir à Ventoulou

Simone Guignard née THAMIE

Marcel Gilquart
33, rue St. Martin
La Buissonnière.

La Buissonnière, le 31 Décembre 1949.

Cher Monsieur et Compatriote,

La présente lettre vous est adressée pour me rappeler à votre bon souvenir.

Je suis Marcel Gilquart, Responsable local du Groupement de Résistance Belge "Front de l'Indépendance", à La Buissonnière. Mon nom ne vous dit certainement rien, mais le fait que vous êtes arrivé chez vous est dû certainement à mon intervention.

En effet, vous étiez prisonnier évadé d'Allemagne du Stalag VI C, avec votre ami Soufflard Germain. Vous êtes né chez Monsieur Lancelot, qui, par une filière, me fit savoir que vous étiez cachés chez lui; dans l'espoir de retrouver votre domicile.

Vous souvenez-vous de ces jours sombres, où vous m'attendiez pour vous faire photographier, de façon que je puisse vous procurer une fausse carte d'identité? Vous souvenez-vous du petit voyage à pied pour arriver à cette maison isolée sur une grand'route? Vous souvenez-vous de votre passage en frontière, et de votre arrivée dans votre famille? Mais je pense qu'il serait vain de vous en parler plus longuement.

Vous devez savoir que des dossiers sont constitués pour l'obtention de la Reconnaissance Française de la Résistance.

La présente serait donc, Mon Cher Monsieur, pour vous demander d'être assez aimable de recopier de votre main l'attestation ci-jointe; la dater, et faire légaliser votre signature par le Maire de votre localité. La même attestation est demandée à tous les prisonniers français évadés d'Allemagne, qui ont, grâce à mon intervention, regagné leur Patrie et leur logis.

J'ose espérer que le petit service que je vous demande sera pris en considération, car, comme vous, je suis de nationalité française, mais habitant la Belgique.

Vous remercie à l'avance de votre reconnaissance, je vous prie de croire, cher Monsieur, à mon bon souvenir, et à mes salutations très distinguées.



Accusé

Lettre de Marcel Gilquart – Groupement de la Résistance Belge » adressée à tous les prisonniers évadés d'Allemagne. Demande d'attestation en vue de l'obtention de la Reconnaissance Française de la Résistance.

.....dès cette semaine du vingt quatre août 1939 - Ferdinand PAGES

Né à Thégra, le 7 juin 1914 rêve de retrouver sa liberté.....

.....du 6 au 22 décembre 1943, il décide de retourner à Ventoulou au prix de l'inconscience, de l'angoisse et d'un profond courage ...

C'est donc dans cette semaine du vingt-quatre août 1939 que le facteur me tend ce pli recommandé, cette lettre qui fait croiser nos regards et qui ne soulève aucun commentaire.

C'est l'ordre du départ pour cette guerre que l'on pressentait, un mot si effroyable pour nous, jeunes innocents de nos campagnes qui étions en ce mois d'août plus motivés pour quelques soirées de fêtes votives dans les alentours que pour des journées de bataille.

27 août : Un dernier regard sur ce qui m'est cher et je ferme la barrière. Je passe chercher Félix Thamié qui m'attend sur la place de Thégra et comme deux enfants à qui on arrache la joie de vivre, nous partons ce vingt-sept août. Vu l'heure tardive, tout dort mais une dernière lumière dans une maison au Baleyviel, en effet à ces instants précis, c'est la naissance de Monique. A chacun son jour...la loi du destin... aux uns une immense joie et pour d'autres les plus profondes peines.

Nous allons à la gare de Gramat. En route, les échanges sont minimes, le cœur est gros et ne nul ne se donne grand courage. A la gare de Gramat, c'est un rassemblement particulier pour un long voyage, et les épouses, fiancées et amis viennent partager ce déchirement. Nous prenons le train vers quatre heures en direction de Castres.

Nous nous retrouvons donc très nombreux, tous aussi désemparés et nous sommes affectés au 115^{ème} régiment d'artillerie lourde, corps dans lequel nous avons effectué notre service militaire. J'y retrouve là d'anciens copains de régiment et vu les circonstances ces retrouvailles ne sont pas négligeables.

Nous restons trois ou quatre jours en ces lieux pour préparer ce départ pour l'inconnu.

C'est là que je me sépare de Félix car nous sommes classés dans des groupes différents. Nous aurons cependant l'occasion de nous rencontrer lors de notre longue route et échanger notre vécu car si chacun s'est fait des connaissances, retrouver les amis de son village apporte une affinité supplémentaire.

Les servants, les conducteurs de chevaux, les manœuvres sont classés par batterie. Il faut seize chevaux pour conduire ce canon identifié « cent cinquante cinq long » composé de deux chars, de l'affût et du canon.

Mais comment se procurer autant d'animaux... Depuis quelques temps, la plupart de chevaux sont réquisitionnés dans les fermes de la région. Je comprends le mécontentement des propriétaires qui perdent leurs attelages, et je dois même partager l'émotion de cette pauvre maraîchère qui nous voyant partir en colonne interminable a reconnu son gentil compagnon que je conduis – un petit cheval gris – et me poursuit tout en pleurs sur le sentier en ne cessant de lui parler et de lui dire adieu...

Le cinq septembre, le régiment se dirige vers la Haute Savoie. Deux chevaux nous sont affectés à chacun, nous voyageons avec eux et tout l'équipement nécessaire est acheminé dans des wagons à bestiaux.

Jusqu'au 30 septembre, nous parcourons la campagne, atteignons les villes de l'Est. Nous débarquons du train à Annecy et il est décidé de contourner le lac à cheval. Même si nous n'avons pas l'âme à apprécier les merveilleux paysages, nul ne peut être indifférent à la beauté de ce lac et nous sommes tous frappés par le bleu de son eau limpide. Il est des moments où l'on aimerait perdre sa carapace d'homme, et franchement j'envie cette sérénité, ce calme, l'insouciance de ces ondes qui murmurent et qui n'ont pour mission que d'être belles et de faire extasier le promeneur. Puis nous repartons pour Chamoux, Chambéry avec maintes péripéties, de longues réflexions avec beaucoup de crainte, mais quelques heureux moments. Vu notre âge, persiste heureusement entre nous cette jeunesse enthousiaste. Nous avons reçu des instructions dont une plus approfondie sur l'utilisation du masque. L'on apprend en effet toujours de nouvelles techniques, mais on entend des mots nouveaux et méconnus de notre langage .qui font sursauter et pressentir le pire.

Le trente septembre à sept heures du matin, raisonne: « départ pour la région du Nord. »

Le dix huit octobre, nous déchargeons tous les obus jusqu'à une heure du matin et nous changeons de cantonnement.

A partir du premier novembre 1939, il a été autorisé des permissions pour regagner sa famille. La priorité a été donnée à ceux qui ont laissé une épouse et des enfants. Donc pour moi, ce sera pour plus tard.

Nous sommes cantonnés à Méteren, et le huit novembre, nous assistons au premier combat aérien. C'est un brouhaha incessant sous les bombardements successifs. Un avion allemand s'écrase dans la plaine, des civils et des soldats se précipitent vers cette carcasse abattue. Deux soldats allemands font de grands gestes et bientôt l'avion rempli de bombes explose. C'est un massacre effroyable.

C'est tout un chemin qui défile dans ma tête. Où suis-je ? L'heure est grave et que nous réserve ce lendemain. !

Nous restons là plusieurs mois pour pailler au soin des chevaux, pour leur récupérer tout le ravitaillement nécessaire pour les nourrir, mais la plus importante mission est l'attente.

Quant à moi, j'ai pu regagner Thégra, le dix février 1940 pour une permission. Mais ce congé fut bien court au milieu des miens et je repris vite la route maudite pour regagner Méteren imprégné d'un profond désarroi.

Le dix mai 1940, les allemands produisent une grande offensive.

Ce jour va donner naissance à cette exécration guerre.

A partir de ce dix mai, notre régiment se dirige vers la Hollande avec tous les canons et accessoires. Nous traversons Bruges, une autoroute et nous passons la frontière hollandaise. Nous installons les canons entre les maisons pour qu'ils soient cachés au maximum, et les servants mettent en batterie, cela consiste à faire glisser les canons sur l'affût avec un treuil. Nous devons faire évacuer les habitants sans aucune pitié.

Quelle catastrophe devant le désarroi de ces familles. Je me souviens de cette petite femme qui faisait le tour de sa maison en pleurant avec une croix à la main avant de s'enfuir à l'extérieur.

Pendant ce temps, nos troupes entrent farouchement dans les demeures, pénètrent dans les cuisines, et sans aucun scrupule ; s'approprient quelques provisions et assouvissent leur soif.

C'est un déchirement pour nous : vol et méchanceté alors que nous avons une bonne éducation parentale assez sévère, et que les bonnes valeurs étaient respectées.

De cet endroit, nous devons donc bombarder une presqu'île. Aux premiers coups de canon, toutes les toitures sont détruites, il ne reste plus une tuile. Les avions allemands nous repèrent et à la tombée de la nuit ils nous bombardent. Huit chevaux sont tués ainsi qu'un servant de notre camp. Nous devons rebrousser chemin mais il faut récupérer des chevaux en remplacement pour trainer les canons. Ce sont les plus courageux de nos hommes qui se précipitent dans les prairies pour capturer quelques bêtes. Mais ces animaux non dressés à cet effet provoquent des escapades bien périlleuses dans les attelages.

Nous marchons toute la nuit avec le grand risque d'être encerclés sans cesse par les ennemis et nous arrivons enfin très fatigués et angoissés à Dunkerque au matin. Nous apercevons une partie de la ville en feu. L'aviation bombarde et ce port est envahi de fumées mêlées aux vapeurs de pétrole. Il nous est demandé d'installer notre cantonnement dans le parc d'un château tout proche. Des avions nous survolent sans cesse, des éclats de canons tombent dans tous les sens. Au bout d'une semaine, il faut déménager pour laisser la place à un quartier général, et le lendemain le château est rasé par les bombes.

Quant à nous, nous devons vite nous diriger vers une autre ville...

Nous n'avons rien pour nous abriter, nous creusons des abris individuels, et les canons ne doivent dépasser juste que le ras du sol, nous restons là jusqu'au trois juin. Chacun s'occupe de ses chevaux et vers huit heures trente, nous avons l'ordre d'aller sur la place de Dunkerque pour embarquer pour l'Angleterre.

Nous restons sur place toute la nuit sans ne pouvoir rien savoir, chacun envahi d'une profonde angoisse, nous sommes compressés et sur la mer se déroule agitation perpétuelle, des bateaux ne cessent de s'approcher et de s'éloigner. Mais après deux heures de la nuit, s'installe un calme complet, plus rien, à part les éclats d'obus dans l'eau et les tirs de canons de nos soldats qui sont tous proches. Les servants ont fait sauter les canons après minuit. Au lever du jour, un

canot- auto s'approche, dépose un amiral anglais qui prend quelques généraux à l'écart, échange quelques mots et repart aussitôt. Six avions anglais nous survolent, ceux seront les derniers. Sur la côte, deux bateaux anglais sont là pour tenter de nous faire embarquer.

A l'entrée du bateau, se trouvent deux gaillards pour faire traverser une passerelle et introduire les rescapés. Une consigne est donnée : « une musette seulement ». L'heure est grave – et quelle tristesse pour celui qui porte un autre paquetage, car aussitôt, il est poussé à l'eau. L'on distingue flotter les cadavres au milieu de ce mazout s'échappant des bateaux éventrés de toute part. Mais devant le nombre effroyable de personnes que nous sommes, il est impossible de faire embarquer une telle foule. Chacun est affairé à sauver sa peau et essayer de sauter dans des barques pour pouvoir s'évader. Quelques uns réussissent mais peu à peu à l'horizon, nous apercevons ces malheureux courageux flotter sur la mer bombardés par les troupes allemandes.

Mais à dix heures, c'est le commencement de notre captivité. Des allemands arrivent et nous encerclent. Et quelle rigueur, quel enthousiasme, ces troupes disciplinées, arrogantes n'ont rien de comparable avec notre bataillon exténué. Les chefs français dressent le drapeau blanc. Le régiment doit se rendre, nous déposons les armes et cassons les fusils. Plus de chef ou de soldat. Un petit groupe allemand installe un drapeau à croix gammée sur le phare du port. Il n'y a plus aucun tir et il règne un silence d'enfer.

Quelle pénible journée que ce 4 juin...

Nous sommes une trentaine de mille sur cette place et survole une grande panique. Les allemands nous rassemblent en colonne vers onze heures. Il est formé une trentaine de groupes.

Commandés cette fois par des chefs allemands, nous sommes amenés sous une très forte chaleur dans un dépôt. Nous crevons de soif et de plus nous sommes sur le poids de la fatigue, car la nuit a été interminable...

Là, on nous distribue une petite miche de pain et nous partons à pied résignés comme de malheureux bagnards.

Nous traversons les grandes plaines du Nord avec les grandes villes de Cassel, Lille, Valenciennes, puis la Belgique.

Nous devons embarquer sur une péniche qui transporte du charbon. Nous y restons deux nuits et deux jours. Nous remontons l'Escaut puis le Rhin. Ne marchant que le jour nous n'avons eu pour manger qu'une tartine de pain offerte par la Croix Rouge hollandaise. Au bord de l'Escaut que nous longeons, dans une barque une jeune fille chante :

« j'attendrai le jour et la nuit..

J'attendrai ton retour »..

Comment ne pas avoir un pincement au cœur, une larme à verser, combien de temps attendra-t-elle le malheureux soldat, et nous.. combien de temps ??

Nous débarquons à Emmerick. Là, on nous distribue un peu de pain et l'on nous met sur un train à raison de soixante par wagon. C'est bien le mot qui convient « met » car nous sommes considérés exactement comme des choses.

Nous redescendons à Grosseringue puis nous parcourons le chemin à pied jusqu'au camp de Lecidor. Nous y restons du vingt et un au vingt quatre juin. Puis nous devons nous rendre au camp de Bathorne, toujours un peu plus exténués et pour seule nourriture un litre de soupe moitié eau avec une boule de pain pour cinq garnie de confiture ou de margarine.

Arrivés à Bathorne, il est bien évident que nous prenons conscience de notre sort, en effet, nous perdons notre dignité humaine. Nous sommes fouillés et démunis de tout. On nous confisque tous les objets personnels, chaînes, montres, rasoirs. Brutalement, nous sommes rangés en ligne et on nous attache un écriteau autour du cou. Dans cet affolement, je fais l'impossible pour me faufiler dans le rang entre Germain ou Paul car ils sont tous deux du Lot et s'il doit y avoir quelque autre séparation de groupe, je risquerai peut-être d'être avec l'un d'eux. Il est vrai que chacun agit pour soi, et nous ne sommes pas à une bousculade près. Au passage du chef, j'ai donc le numéro « 8137 » entre mes deux copains et pour preuve il est pris une photo, non pour retrouver un visage mais bien un numéro.

Cette fois, notre personnalité est anéantie, nous ne sommes plus qu'un numéro dans un casier. Nous couchons sur le sol dans des baraques, presque un sur l'autre. Dans la journée, nous travaillons à la construction d'une route pour aller du camp de Stalag à la gare. Un certain jour, sur notre chemin nous apercevons une petite maison, à côté s'élève un silo de pommes de terre. Un de nos équipiers un peu plus hardi va en chercher. Une femme âgée nous regarde mais ne nous dit rien, des gardes civils qui nous surveillent font de même. Devinent-ils notre faim ? L'un de nous, un camarade aveyronnais s'empresse d'en faire cuire dans un grand faitout que nous avons récupéré. Et un allemand qui travaille ses champs tout proche, nous porte un peu de sel que nous versons dans nos gamelles. C'est bien la première fois que le sourire revient sur nos visages. A ces moments-là, ces petits gestes sont mesurés à leur juste valeur...

Nous stationnons dans ce camp de Bathorne jusqu'au 22 juillet. Nous devons remplacer des polonais à la ferme. Pour moi, aller dans ces fermes me procure une joie profonde, ces travaux me rappellent la vie à Ventoulou.

Chaque jour, je rentre coucher au camp. Je fais deux kilomètres à pied et quatre en petit train. Le 1^{er} avril 1941, il est formé un commando à Kalle et je dois y aller coucher. Je fais donc un kilomètre trois cent pour aller au travail, le dimanche je ne travaille pas et je me rends chez ce paysan pour dîner. Il est plein de délicatesse pour moi, il est anti-nazi et me convie à sa table pour les repas. Bien sûr, devant le moindre indice suspect, ou sous le regard de quelque sentinelle, je suis vite refoulé dans mon lieu isolé. Il est protestant anglican et très pratiquant. Avant les principaux repas, il lit la Bible, et nul ne bouge pendant ces temps de prière, si 9

quelqu'un rentre, il se décoiffe et attend la fin de la prière. Avant de regagner le commando, il me prépare le souper à emporter. Je suis resté chez lui jusqu'au sept septembre 1943.

A cette date là, nous sommes remplacés par des Russes et nous avons été dispersés dans ces commandos différents. Là encore, une autre agitation nous envahit, car ces séparations sont poignantes et insoutenables. J'ai cependant pu rester avec un camarade de Montfaucon et nous deux seuls, nous sommes affectés au commando d'Emmelichem à six kilomètres de distance. Pour une durée de trois mois, nous devons travailler dans l'élevage de poules dans une ferme d'importance exceptionnelle. Il y en a huit mille. Dans cette structure, nous sommes dix prisonniers et un couple d'ukrainiens déportés. Et bien sûr ; à tout instant, nous sommes soumis aux ordres rigoureux des contre-maîtres allemands. J'ai cependant appris des choses intéressantes dans cet élevage de sélection de poules pondeuses blanches. Les méthodes sont très originales et les résultats sélectionnés très surprenants. A ma grande surprise, j'ai appris que ces poules blanches tenues éveillées une partie de la nuit peuvent pondre deux œufs en vingt quatre heures. Mais au fond de moi, je préfèrerai les poules noires de ventoulou même avec un seul œuf par jour !

Mais dans le camp de Stalag, comme dans tous ces camps où se côtoient tant d'hommes troublés et inquiets, quel est celui à qui il ne serait pas venu l'idée de fuir cette atmosphère. Il se murmure qu'il existe des filières pour aider l'évasion.

Pour des raisons de santé, de contrôles dentaires, de formalités administratives ou sanitaires, nous nous rendons parfois à ce camp plus important d'Estalat. Ce camp est dirigé par des chefs allemands et il s'y trouve un responsable français. Sa mission est d'assurer le lien entre nous et la direction. Il parle sept langues couramment, c'est un curé. Il a une grande barbe, très souvent, les allemands lui ont demandé de la faire couper, mais ce prêtre est cependant respecté et il n'a jamais eu de sanction suite à son refus. Cette personne a de grandes relations avec l'extérieur et par son intermédiaire, quelques soldats ont tenté une évasion.

N'imaginant aucune issue et prêt à tout pour quitter ce climat d'incertitude, je me suis mis en tête d'essayer une tentative.

J'ai une longue discussion avec ce prêtre qui m'a donné informations et détails nécessaires ayant insisté cependant sur la détermination qui doit s'instaurer dans son âme en cette périlleuse tentative. Mais l'on ne peut réaliser une telle démarche aussi grave, seul, et il n'est pas facile de convaincre un ami même s'il est conscient des circonstances. Depuis trois mois, je sollicite mes trois meilleurs camarades et les pousse à me suivre. : à tout tenter, à se dire que de toute manière notre avenir est perdu. La tâche est rude, les hésitations sont profondes, un jour, nous sommes prêts à tout, et plus tard remplis d'un pessimisme complet, c'est le refus général.

Depuis trois mois, j'œuvre cependant à cette opération. J'essaie de me procurer une boussole et une carte, ceux sont deux outils indispensables.

Je récupère tout ce qui devient utile. Je suis parvenu à voler des vêtements civils à mon contremaître très désagréable. Lorsque je lui demande dans quelle ville nous nous dirigeons, il m'a toujours répondu ironiquement : en France. Mon copain Germain a déjà fait teindre sa veste avec des crayons feutre par un couple de déportés ukrainiens qui travaillent avec nous, ce qui lui donne un aspect de bleu vieilli.

Chez mon premier paysan, pendant mes heures de repos, j'ai confectionné une caisse en bois, en forme de valise pour mettre mon ligne et mes objets personnels. Dans les angles, j'ai cloué deux liteaux et percé un trou pour enfiler d'une part une carte que m'a procuré un ouvrier hollandais qui travaille tout près de moi, dans l'autre, j'ai caché de la monnaie allemande que j'avais économisée en faisant un peu de marché noir.

J'ai donc ma boussole que m'a donné ce même jeune hollandais qui vient travailler à la ferme. Je l'ai placée dans le talon de mon sabot en bois où j'ai fixé une semelle de cuir supplémentaire pour écarter tout doute. Cette caisse et cette paire de chaussures restent au camp. Dans la complicité, elles attendent une prochaine aventure. Je me suis aussi procuré du carburant.

Depuis quelques jours, je dépose du chocolat dans un pailler de foin.

Sans cesse, les avions anglais bombardent les villes. Les explosions font de multiples ravages et il va falloir remplacer les victimes. Très vite, il se murmure que dans notre groupe de cinq, quatre vont rentrer en usine et nous savons que la tâche y est rude. Un matin, nous apprenons que dans cinq jours, soit le lundi sept décembre de bonne heure, quatre d'entre nous sommes désignés pour l'affectation en usine.

Après confrontations et hésitations profondes, Ernest Robinson, Maurice Gillet et Germain Poujade se décident à me suivre. Par contre, le cinquième rempli d'une trop grande crainte refuse de partager notre périple et que dire, aucun conseil, car il est difficile d'affronter le fardeau qui pèse sur nous.

La décision est prise, nous partirons dimanche soir. Je pense qu'il est inutile de décrire mon état d'énervement, ma détresse et peut-être mes idées suicidaires durant cette nuit-là.

Ce dimanche matin, nous sommes donc prêts matériellement, je ne le suis plus à quelque part dans mon esprit, mais je cache mes regrets et tous les quatre, nous n'avons plus qu'un objectif : fuir.

Mais ce matin, la nature est couverte de givre, le ciel est gris, le brouillard empêche toute visibilité et cette atmosphère pesante annonce une couche de neige. Même le temps accentue nos hésitations.

Enfin, une heure plus tard, le temps est froid, la nature s'éclaircit et nous pourrions partir. Mais le dimanche soir de bonne heure, un sous-officier allemand vient parler à la sentinelle. Nous sommes bien inquiets et désespérés car nous ne savons pas s'il va nous amener sur le champ ou si c'est pour le lendemain.

Pour nous, c'est le moment d'agir, est-ce de l'hardiesse, de la témérité, de l'insouciance, nous accélérons notre départ. Avec excitation, nous récupérons tout ce qui était prévu, Je casse ma valise, arrache la double semelle du talon de mon sabot pour récupérer mes précieux objets : boussole, carte et argent. Chacun s'empare de quelques effets de travail suspendus à quelque porte manteaux. Les autres prisonniers qui vont rester là n'en croient plus leurs yeux et je

doute qu'ils partagent notre périlleuse décision. Ils essaient de nous aider, et avant de nous lancer un regard attristé et un geste d'adieu, ils nous donnent un gros bidon de café. Puis nous franchissons une porte derrière la ferme et nous fuyons sournoisement en file indienne avec le petit baluchon sous le bras comme des bandits.

Il est dix-huit heures trente, c'est la tombée de la nuit. Je sème du carbure derrière moi, car je sais qu'il empêche les chiens de suivre les traces, ce n'est pas le moment de se faire poursuivre. A sept ou huit cents mètres, nous changeons nos uniformes militaires pour enfiler ces vêtements civils de misère tous usagés que nous avons volés. Nous ressemblons vraiment à de pauvres mendiants.

C'est bien moi qui suis à l'origine de cette démarche et il ne m'est pas possible de reculer aux yeux de mes camarades mais quel fardeau pèse sur mes épaules.

Je connais la route, il faut prendre la direction du Sud vers Hengelo.

Je sais qu'il existe quelques repères, il faut suivre la cime des arbres, dans les versants orientés vers le Nord, les sentiers sont recouverts de mousse et la nuit brille avec la lune...

Malheureusement, nous aurons le temps de nous familiariser avec ces indices dans les prochains jours.

« A ce sujet, à mon retour, gardant toujours des relations avec mes copains, j'ai su que ce lendemain, le patron était furieux de notre évasion. Il avait fait déployer des vigiles en moto dans les alentours pour nous rechercher, et fort heureusement ses troupes s'étaient dirigées vers le Sud.... Suite à cet incident, plus aucun prisonnier n'est resté dormir à la ferme, il devait rentrer chaque soir au Commando »

A trois cents mètres du camp, il faut traverser une voie ferrée, puis deux routes et une rivière. Après avoir passé la première route, nous apercevons un homme en vélo, c'est un gendarme. A son approche, nous nous accroupissons dans les herbes, et cette personne imaginant quelques petits amoureux nous interpelle en riant : « partez vite à la maison » !

..Nous nous gardons de tout commentaire, et nous nous empressons de partir, nous marchons à travers les terres et les bois. A plusieurs kilomètres du point de départ nous nous trouvons à proximité d'un camp de jeunes filles. C'est le soir, ces jeunes se dirigent vers les toilettes avant de regagner le dortoir en poussant éclats de rire et gaieté. Nous avons appris que c'était un camp de jeunesse hitlérienne de seize à vingt ans qui apprenaient la discipline et le maniement des armes. Elles passent très près de nous et je ne saurais dire avec quel empressement nous avons dévié notre parcours. Un peu plus loin, sur un sentier nous longeons un enclos, où ne règne aucun signe de vie. Soudain, une lampe s'allume au dehors. Nous nous cachons derrière un tas de bois et nous distinguons deux hommes à la porte, ils se disent « bonsoir » en allemand. L'un d'eux descend l'escalier et se dirige sur nous. A notre niveau, il ralentit son pas, ce n'est plus le moment de faire le moindre bruit, nos respirations se coupent devant cette obscure présence. Tout à coup, il fait deux ou trois pas et repart, pour lui peut être un soulagement suite à quelque bon repas de haricots, mais pour nous un plus grand de le voir reprendre son pas de porte.

Pendant ce temps le propriétaire de la maison a éteint la lumière de son logis, et nous, nous continuons sous le choc de cette frousse qui casse les jambes et fait vibrer son être.... Nous nous souviendrons longtemps de cette anecdote si Dieu nous prête vie.

Et nous marchons et nous marchons...

Un matin, nous constatons que les clôtures n'ont pas le même aspect. Nous sommes à la frontière hollandaise, le sol est marécageux... Nous nous enfonçons dans le sol et nous devons même porter Maurice qui est asthmatique et a de grosses difficultés à soulever ses pieds pour faire ces grandes enjambées...

Comme partout à cette frontière, nous avançons avec hésitation. Il est nuit et dans le pré que nous voulons traverser nous distinguons des bruits par intermittence, puis des ronflements de plus en plus proches, soudain, des chevaux passent près de nous en ruant, ils ont senti notre présence humaine. Nous apercevons une lumière dans une maison assez proche et avec mes camarades nous nous mettons deux par deux à quatre pattes pour essayer d'interpréter la silhouette d'un cheval. Cette attitude qui pourrait être un jeu d'enfant ne déclenche aucun amusement pour nous.

Un peu à l'écart dans un bois, nous atteignons une cabane, logis de luxe. Nous y entrons pour nous reposer et nous en profitons pour rapiécer les vêtements tous déchirés.

Nous changeons nos chaussettes toutes mouillées et nous jetons nos musettes. En Allemagne, il n'y a pas de musette, chacun transporte son petit sac.

Nous mangeons un peu de pain d'épice qui est gelé et buvons un peu de café de notre bidon. Notre halte dure depuis deux heures mais il fait si froid que nous ne pouvons plus rester immobiles. Nous camouflons les biscuits et le chocolat qu'il nous reste dans les poches de caleçons, et vers huit heures, nous repartons sans musette ni bagage.

Depuis des semaines, nous décidons de marcher deux par deux pour éviter toute suspicion de groupe. Avec Germain, nous avons pris la direction sud, mes deux camarades partent un quart d'heure plus tard en empruntant un autre chemin. Nous traversons une route et croisons un policier qui ne nous dit rien. Nous ne marchons que dans les chemins les moins fréquentés guidée par notre boussole en permanence. Nous longeons une ferme où des paysans battent le blé. Je suis à nouveau imprégné d'une grande amertume en assistant à ces travaux qui me replongent dans mon pays avec tout le piquant que dégagent ces scènes à la ferme.

Ces paysans semblent tout surpris de notre passage mais chacun s'active à ses besognes et ne donne pas suite à ses interrogations.

Après deux heures de marche encore, à une bifurcation, nous nous sommes rencontrés, puis à nouveau reperdus et retrouvés nous décidons de ne plus nous quitter. Devant tant d'obstacles, tant de risques, il faut trop de sang froid, de courage et de vaillance pour lutter et à plusieurs nous unissons nos forces.

Plus tard nous sommes en présence d'un gros canal et nous tombons en face d'une passerelle. Cela est merveilleux car partout ailleurs tous les ponts sont gardés. A la tombée de la nuit, nous voyons poindre une grande ville : Engelot. D'après nos indices, c'est elle notre point de secours. Nous contournons cette grande ville, car notre tenue vestimentaire, il est facile de se faire repérer. Il faut tourner à droite pour rejoindre un des points convenus. Nous devons traverser une grande avenue et tout près se tient un terrain d'aviation. Des soldats allemands rodent un peu partout. Le temps presse. Il faut trouver cette filière rapidement car l'état est dangereux. Deux camarades se rendent dans une ferme qui pourrait répondre à notre attente d'après les informations recueillies et cette fois la chance nous sourit, c'est le bon endroit. Avec Germain, nous attendons leur retour avec impatience, et ne les voyant jamais revenir, nous décidons de nous y rendre... A notre grande surprise, nos deux copains sont attablés devant une soupe fumante qui fait tressaillir... il est vrai que notre fatigue est si grande que l'on aurait du mal à faire quelque reproche à nos pauvres compagnons.

Le patron nous fait rentrer dans un salon et n'a prononcé que cette phrase : « vive la République Française.. » Il nous questionne sur cette évasion, et nous conduit dans la grange sur le foin. Après le passage du dernier, il répand du poivre, tout cela pour éviter que les chiens policiers puissent découvrir une quelconque trace. Ce brave homme prend un risque énorme, il aurait été fusillé s'il était dénoncé... Nous restons chez lui trois jours, la famille nous porte les repas et un soir un homme vient nous interroger. C'est un français du Nord, il appartient à une organisation de résistance. Nous discutons et nous lui donnons l'argent que nous possédons. Il nous prend les mesures et nous apporte un pardessus pour chacun qu'il avait caché sous le sien. Il retire de son sac quatre paires de chaussures qu'il nous tend. Quel soulagement, nous avons des chaussures si lourdes, et ainsi nous sommes nouvellement vêtus. Nous avons pour ordre de repartir et de le suivre deux par deux à cinquante mètres mais cette distance semble bien longue. Je suis le premier derrière lui car sûrement peu courageux j'ai bien trop peur de le perdre de vue. Nous partons au moment où les ouvriers sortent des usines, il y a beaucoup d'affluence dans les rues et de nombreux allemands. Il est bien convenu que s'il y a une rafle, personne ne se connaît.

Après quelques kilomètres de marche, il nous fait rentrer dans un pavillon où se trouvent deux lits, il nous donne d'autres habits, nous pouvons prendre une douche et nous déposons nos vêtements dans le couloir. Une personne est chargée de nous préparer un costume à chacun. Ce serait presque le rêve, une très bonne nourriture, plus d'intempéries et l'absence de ce cauchemar perpétuel. Mais au bout de trois jours les costumes sont prêts et il faut repartir dans notre aventure périlleuse. Ce collaborateur a acheté les billets de train dans une autre gare et il nous donne un guide pour prendre le train dès le petit matin.

Des remerciements profonds et une fois encore nous nous jetons dans cette aventure, de très bonne heure avec ce guide vêtu d'un costume très clair. Nous avons appris plus tard qu'il a été fusillé.

A l'entrée de la gare, un premier homme nous dévisage, nous le saluons et nous montons avec Germain dans le premier wagon, les deux autres doivent prendre le second. Et bientôt, nous devons changer de train. Pour descendre il faut se faufiler rapidement. La gare est très importante.. Le chef de gare fait rentrer le guide quand soudain les deux autres camarades franchissent la porte de justesse. Le pauvre Gillet qui a de l'asthme est complètement essoufflé. Nous devons être séparés, et finalement nous voici ensemble. Sur les quais, nous sommes confrontés à des mouvements incessants, et nous changeons de guide. Autour de nous, des allemands font partout une profusion de manœuvres. Le guide échange quelques mots à un chauffeur complice qui avait garé la voiture près d'un trottoir. Spontanément, une jeune fille me prend par le bras et pour passer inaperçus, nous flanons et léchons les affichages. Bientôt quelque individu inconnu nous fait signe de rentrer dans la voiture avec Germain. Nous contournons la ville, bientôt, nous doublons la même jeune fille qui roule en vélo devant mes deux autres camarades. La voiture nous dépose chez un boulanger dans un village voisin et repart récupérer Ernest et Maurice...mais le temps est long, l'impatience grandit cars ils ne reviennent jamais. Mais le boulanger ne veut plus nous garder dans sa boutique, cela paraît suspect pour les clients qui ne viennent faire leurs achats. Il nous propose de manger et va chercher une dame qui parle assez bien le français. Nous arrivons à discuter, ils nous donnent de l'argent du pays en nous indiquant la direction de cette frontière belge. Et là se termine le cheminement de la filière...

Il ne me reste plus que Germain pour continuer. Nous supplions le boulanger de nous accompagner. Il est très hésitant et accepte. Ici encore, nous marchons loin derrière lui. Sans tarder, il va être nuit, il nous quitte en nous précisant que c'est en face...

Nous passons à travers des champs labourés. Il faut retrousser les pantalons car la terre est très humide. Nous apercevons un poste de douane et entendons que les douaniers réclament les laissez passer.

Ceux sont des ouvriers qui partent travailler en Belgique ou vice versa des Belges qui viennent de Hollande.

Vu l'aspect des clôtures, nous comprenons rapidement que nous sommes à la frontière belge.

Il se dresse un fil de fer barbelé, un grand fossé, puis un autre fil de fer barbelé.

Nous nous faufilons sous ce grillage . Il est nuit et nous voyons poindre des ombres d'habitations.

Nous découvrons qu'est implanté un poste de DCA allemand « batterie anti-aérienne ». Très inquiets, nous nous écartons au plus vite. Il nous faut cependant trouver un gîte pour passer la nuit car le couvre-feu intervient à vingt- deux heures, Personne ne doit se trouver dehors, et de plus nous sommes exténués. Comment faire, on nous avait conseillé qu'en présence de problème majeur, il faut avoir recours à un médecin, un enseignant, un religieux. Nous voyons poindre un clocher d'église. Nous redoublons d'effort et partons vers ce village. Nous entrons dans le lieu de culte, les fidèles participent à un office qui à notre connaissance est

protestant. Nous hésitons et par précaution, nous reprenons la route pour atteindre un prochain village. Il fait très froid et nous rencontrons quelques personnes dans les rues. Nous sommes en Belgique mais on y parle français. Nous accostons un homme et pas de chance, il parle flamand, et après maintes difficultés, nous parvenons à nous faire comprendre. Il nous indique le presbytère. Très vite arrivés, nous frappons à la porte, une gouvernante nous ouvre d'un air hagard et méfiant, il est vrai que nous avons l'habitude, l'on est dévisagé par tout le monde. Nous relatons notre situation et demandons qu'elle nous héberge pour la nuit au garage ou n'importe où., . nous ne sommes pas exigeants. Elle nous répond : non, non, c'est trop dangereux car on vient de fusiller un curé du village voisin. Nous n'avons plus que la triste solution de repartir, mais nous insistons encore une fois pour rencontrer le prêtre et devant nos visages implorants, elle va l'appeler. Il arrive avec ses sabots de bois.. je lui dis que j'habite à Rocamadour, un miracle peut-être, il connaissait ce lieu religieux.. Il nous fait entrer et nous fait servir une boisson chaude car nous avons très soif. Nous lui demandons de nous accompagner à la gare. Il ne veut pas mais après maintes supplications, lui aussi accepte.

Comme d'habitude, il nous précède et devant toute arrestation, il est convenu que chacun continue son chemin sans se soucier d'autrui.. Puis quelques temps après, il rebrousse chemin et il est bien triste de se quitter dans une telle indifférence.

Bientôt nous atteignons cette petite gare avec une voie unique d'un mètre de large environ. Et il faut trouver pour se cacher et dormir. Une rangée de wagons de marchandises sont en dépôt pour la nuit et reprennent toute activité le matin vers six heures d'après les remarques du curé. Donc nous avons un gîte de classe pour passer la nuit. Nous rentrons dans ces wagons affreusement sales. Nous ne pouvons pas nous asseoir. Il ne faut pas bouger car les roues crissent sur les rails. Nous retournons le pardessus pour ne pas les salir car le sol est recouvert de chaux, et nous nous appuyons l'un contre l'autre pour nous reposer.

La température est extrêmement froide le matin, et au petit jour, il faut cependant quitter notre logis. Malgré cette température, sur le quai trois ou quatre personnes portant des valises attendent comme nous le prochain train. Chacun de notre côté, nous ne sommes pas rassurés, mais nous leur avons cependant demandé à quelle heure partait le train et ils semblaient tous heureux de nous entendre. Il est certain que jusque- là ils étaient eux aussi soucieux et s'interrogeaient si nous n'étions pas d'éventuels inspecteurs. Leur situation n'est pas très claire, ils font du marché noir. Ils viennent de Hollande, toutes leurs valises sont remplies de viande de porc. Nous réglons les billets pour Tongues et nous montons dans le train. Encore une fois, une crainte nous envahit. Un officier allemand et sa femme viennent s'asseoir à côté de moi et en face de Germain. Nous faisons semblant de dormir. Un contrôleur passe pour vérifier les billets, a-t-il deviné notre situation ? , il n'insiste pas et nous laisse plongés dans notre demi-sommeil.

Au bout d'une quinzaine de kilomètres, nous devons encore changer de gare. Il faut prendre le train vers Liège et ici c'est avec grande satisfaction que nous entendons parler français. Il y a plusieurs gares avec des lignes dans tous les sens. Tout près nous accostons un forain, 16

je lui demande où est la gare qui conduit à la frontière, il me demande : laquelle ?? pour moi, c'est simple, la France, bien sûr...

Nous prenons le billet pour Erquelines, il nous reste juste assez d'argent pour prendre un café au buffet de la gare. Là, une belle jeune fille s'assoit à notre table mais son visage dégage l'anxiété. C'est avec délicatesse que nous échangeons quelques mots car chacun se méfie de tout le monde et appréhende les rencontres. Cette petite nous précise qu'elle est belge et qu'elle s'est évadée d'un camp de déportation. Elle a besoin de parler de ses souffrances, de s'extérioriser. Nous aurions pu parler encore et encore, partager nos soucis et nous aider mutuellement, mais le temps presse et nous devons vite repartir.

Nous montons dans le train, il est bondé de belges et d'allemands. Nous traversons Namur, Charleroi avant d'atteindre la frontière. Peu à peu les compartiments se vident, il ne reste plus qu'un chef allemand et deux ou trois passagers.

Nous essayons d'obtenir quelques renseignements et demandons à un civil comment cela se déroule à la frontière et il nous confirme qu'il faut présenter les papiers administratifs. Et nous, nous n'avons rien. Ici, renaît un profond désarroi. Nous lui expliquons que nous sommes des prisonniers, il nous conseille de descendre comme lui du train en marche car il roule très lentement vu que le pont sur lequel nous passons a été saboté par les maquis belges. Cet individu descend à cet endroit car il est plus près de son domicile et nous invite gentiment à le suivre.

Nous rentrons chez de braves paysans et nous y séjournons sept jours.

Ces habitants nous répètent qu'il est très dangereux de partir car les allemands patrouillent partout pour chercher les maquisards. Et nous restons coucher sur la paille dans l'étable où loge un troupeau de vaches.

Un matin nous entendons les allemands passer en colonne devant la porte des étables. La journée, nous restons dans le salon, le boucher porte de la viande, d'autres personnes viennent chercher du lait. Nous comprenons qu'en ce lieu se réalisent des échanges importants. Un d'entre eux est un fervent engagé dans la résistance. Il nous conduit chez un photographe pour réaliser une carte d'identité. Il nous paye les frais car nous n'avons plus d'argent. Mis au courant de notre situation, ce photographe applique un cachet illisible sur nos cartes.

Le soir même, un homme assez important socialement vient nous chercher et nous amène dans une maison à proximité d'une grande route, il prend deux revolvers et ajoute que si nous sommes en présence de deux ou trois allemands, il se charge de « leur faire la peau ».

Heureusement, nous n'avons pas eu à assister à son intervention même si audacieux soit-il. Arrivés dans cette maison, il y a des maquisards, ils parlent de faire sauter le pont ou le train. Nous passons la nuit parmi eux. Maintenant nous sommes familiarisés avec toutes les surprises et nous nous adaptons vite aux reversements de situation imprévus.

Le lendemain une autre personne vient nous chercher pour franchir la frontière française et avertir les gardiens. Elle nous conduit chez un facteur à la retraite qui fait le garde-chasse. Aussi il nous offre un lapin à manger qu'il avait capturé au lacet et il se fait plaisir d'accuser les braconniers...

Le lendemain, il nous fait arrêter un car pour regagner la gare de Maubeuge. Là nous prenons le train pour Paris et le billet pour Brive

Brive, ce mot retentit dans mes oreilles..

Arrivés à Auloye, le train s'arrête pour laisser passer un train de permissionnaires allemands. Il faut changer de wagon. Aussitôt les sentinelles lèvent leur fusil mitrailleur au cas où il y aurait quelques attaques. Dans ce compartiment, nous subissons le fruit d'un hasard angoissant car un contrôleur ne vient questionner que deux seuls passagers. Germain et moi qui étions aux deux extrémités opposées. Et qui n'aurait pas éprouvé une telle crainte !!

Nous possédons tous les deux notre casse—croûte plié dans un emballage identique. Fort heureusement, ce n'est pas le papier qui les avait attirés, et pour cette fois encore, nous sommes sauvés.

Puis les évènements se calment, nous sommes exténués par les chaos des wagons. Le passage de la frontière française et les paysages du Nord ne nous interpellent même pas. Après tant de peur et de déceptions, notre esprit ne peut encore se réjouir.

Bientôt nous voyons poindre Paris et nous arrivons à la capitale. A la gare de l'Est ; il faut changer de correspondance donc prendre le métro et ce passage nous complique beaucoup. Nous attendons de midi à dix neuf heures en craignant à tout moment quelque contrôle car nos cartes d'identité sont truquées.

Et nous finissons par quitter cette grande ville qui autrefois aurait tenté ma curiosité pour regagner la province rapidement.

On entend parler sans cesse de ligne de démarcation, si près de Thégry, arriverons nous enfin un jour ??

Brive, pas de contrôle. Il faut maintenant attendre la micheline pour Gramat. Ce ne devrait plus être le bout du monde et pourtant ces soixante kilomètres seront les plus longs !!

Je n'en crois pas mes yeux, à l'horizon, dans des petits villages qui ne me sont pas inconnus de nom, je distingue le lever du jour Et quel aurore, un nouveau matin, qui laissera derrière moi bien de poignants souvenirs et ouvrira dans mon esprit une nouvelle vision de l'homme.

Il est sept heures. Je suis à Gramat, ce petit village apparemment exempt de troubles n'a pas changé, quelques commerçants ou paysans se préparent à leurs activités quotidiennes. Comme les choses sont différentes, les destinées brutales.

Pour celui qui n'aura pas partagé nos problèmes, il sera impossible de s'imaginer le vécu de notre périple. Depuis vingt quatre heures, nous avons quitté le logis du facteur et nous n'avons pris qu'un morceau de pain. Il ne nous reste plus d'argent les auberges de Gramat n'ont pas encore ouvert leurs portes, mais plus d'importance, je n'y crois pas, ma mère n'est pas très loin et elle aura bien un café, un peu de soupe de la veille. Et pourquoi s'attarder encore, cela nous semble invraisemblable, cette évasion aurait-elle réussie ??

Nous nous séparons devant cette gare de Gramat, Germain emprunte la route de Montfaucon et moi celle de Ventoulou à Thégra. Nous nous tapons sur l'épaule, un dernier regard, un dernier soupir, un sourire peut-être...

C'est le 22 décembre 1943 ...

Il est très difficile d'exprimer par des mots les sentiments qui imprègnent son âme après un tel voyage.

Je suis donc auprès de mes parents à Ventoulou, et dès le lendemain, je visite un évadé qui est rentré à Carennac. Il me donne quelques conseils, et je dois donc certifier que je suis revenu pour cause de maladie.

Par précaution, je m'installe très vite un lit dans un poulailler tout proche dans le hameau. Mais ce ne sera pas l'idéal car les poux m'envahissent et je ne puis supporter plus longtemps ce séjour en ces lieux. J'ai cependant le temps de prospecter, de me livrer à d'éventuelles trouvailles durant mes calmes journées et je prépare ma literie à l'étage du fournil.

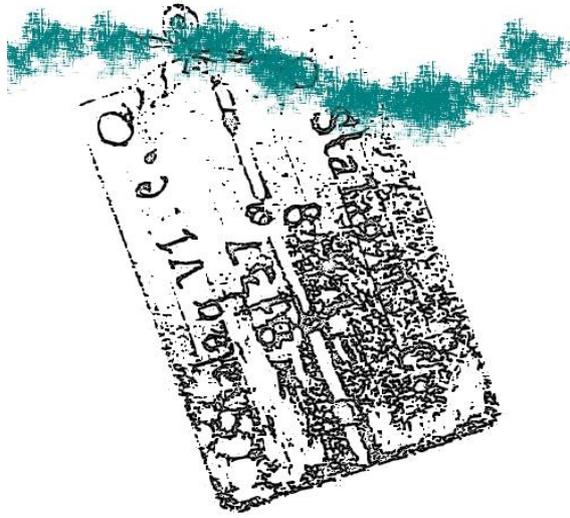
Aux moments difficiles, lors du passage des allemands, il fallait se cacher à Thégra, bien moins de difficultés, je connaissais la région et j'ai pris « pensions » dans la cabane de « Sauzet » dans la vigne de Roques.

SAUZET : ce petit mot à la consonance harmonieuse qui me fait dédaigner un peu plus les noms bizarres de ces contrées allemandes. SAUZET quelques bois qui appartiennent à Félix mon ami qui lui est encore en captivité.

Bientôt ce bosquet devint un hébergement très côté puisque nous nous y retrouvions jusqu'à une quinzaine de personnes..

Cette vie de cache-cache, d'insécurité semblerait un peu ennuyeuse mais aujourd'hui, c'est pour moi un bien simple sacrifice..

... Car elle met fin à ces dix- huit mois d'exil en Allemagne ..et croyez-moi, c'est beaucoup... et cela valait la peine !!!



La fameuse plaque d'immatriculation attachée autour du cou avec la chainette en ficelle verte !!

Madame
B. NICOLAI-MALZAC
Morshoekweg 3.

Hengelo(0), 11 Octobre 1947.
Holland.

Monsieur,

Lors de votre évacuation d'Allemagne, pendant la guerre, vous avez été secouru, à Hengelo, par une organisation clandestine qui vous a permis de regagner la France par la Belgique. Cette organisation avait pour chef, un français, Jules Haeck, que vous avez certainement connu à ce moment-là. La plupart des français de passage à Hengelo étaient recueillis par lui. Il les logeait, les habillait de vêtements civils et les conduisait à la frontière belge. Beaucoup d'entre vous doivent se rappeler encore cet homme grand, aux yeux clairs et vifs, remarquable surtout par son épaisse chevelure grise, un léger accent du Nord et son calme.

Pris en Octobre 1944, il fut emmené par les allemands sans qu'on pût retrouver sa trace. Son corps vient d'être découvert, il y a deux semaines seulement, au camp d'aviation de Twenthe, près de Hengelo. On apprit alors par un chef de la police secrète allemande qu'il y avait été assassiné.

Jules Haeck, reconnu par les allemands comme un de ceux qui aidaient les évadés, fut exécuté sans jugement.

Nous tenons à vous faire savoir que son inhumation aura lieu prochainement. Peut-être aimerez-vous, à cette occasion, exprimer à sa femme et à ses enfants, René et Irène, votre gratitude.

Son adresse est:
Madame Veuve J. Haeck, Berfloweg 115, Hengelo(0), Hollande.

Avec nos sincères salutations,

B. Nicolai-Malzac

Avis de décès de Jules Haeck –

Un de ceux qui aidaient les évadés - assassiné par la police allemande secrète.

20

La Basse le 27 Décembre 1944

Cher Ferdinand

Deux mot-pour te donner de moi nouvelles
qui sont bonne et pense que mes lettre te
trouveras de même, j'ai reçu tes lettre il
y a quelques jours, je suis heureux que
tu m'explique ton voyage vous en n'avez
rien vu aussi, tout n'est pas rose.

... parce nous la chose a été inexpliqué mais je pense
souvent au pauvre copain qui sont la-bas sa
doit être bien possible en ce moment.

Les salle et l'écrit de Villenominas ne se le mande
parce quelle route nous étions parti pour être il
ont traqué nos pantalons dans la brèche mais pas
le homme se devait être dure à avaler, te rappelle tu
qu'on nous étions chez les russes et qu'on leur
semes le poivre, et le type en velas qui nous
vra et le russe qui avait des vent sur la dernière
route, mais se sont de petit souvenirs...

je peux te dire aussi que quand je suis assis sur mon
tremble avec lit et il se demande si site un rive
ou si site mais mon père et rester une bonne demi
heure son pouvoir dire une parole.

je ai reçu aussi une lettre de Gillot et en parfaite
sente.

Cher Ferdinand je vois par la même occasion et
écrite une bonne et tes vœux amicaux ainsi qu'une
parfaite sente et a toi sur que tu aime,
reçois de ton copain les plus sincères amitiés

Ernest

je ai oublié de te dire qu'à Paris au moment d'être
écrite les politesses mon demande mais papier je ai fait
le signe d'allais dans ma poche mais il n'en plus
voulez les voir et mon dit de pratique et en vitesse.

Lettre d'Ernest Robinson, copain de Ferdinand évadé lui aussi

Cinquante trois ans après...

Je marche sur cette colline de Sauzet, je passe souvent devant cette maison à Ventoulou où demeure encore Tintin, le fidèle berger, et je rencontre assez régulièrement Ferdinand qui revient chaque jour dans ce hameau pour donner un petit bonjour à son compagnon.

... quel plaisir pour moi d'avoir tenté de revivre avec lui un passé qui s'enfuit avec le temps, de revoir défiler l'image de mon père, de la faire partager à ma famille et peut-être d'assurer à tous ceux qui ont vécu ces faits, que ces périodes marquent encore les nouvelles générations et que ces moments difficiles ne tombent pas complètement dans l'indifférence.

Simone

À l'aube de mes quatre vingt deux ans.
Je suis tout heureux de pouvoir laisser
ces petits souvenirs que j'ai puisés au
plus profond de ma mémoire, c'est
pour cela, Simone, que je te
remercie de tout cœur

Avant de terminer ces pages
j'adresse une pensée à ces personnes
qu'on appelait les passeurs qui
se sont dévoués jusqu'au sacrifice
comme en témoigne cette lettre

Page's Ferdinand

Conformément aux dispositions du livre I du Code de la propriété intellectuelle, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle de l'œuvre faite sans le consentement de l'auteur ou des ayant droits ayant cause, est illicite. Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit comporterait donc une contre-façon sanctionnée par les articles L335.2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.

© Copyright GUIGNARD Simone

Date de dépôt : 14 mai 1996

Deux informations supplémentaires

Ferdinand est décédé à la maison de retraite de Gramat en 1996,
le 17 juin 1996

En 1996, a circulé au Centre d'Etudes de Gramat une revue interarmées demandant à ceux qui avaient des effets (lettres, objets, etc.) se référant à la dernière guerre de bien vouloir les signaler. Ceci afin de commémorer le cinquantième de la fin de cette guerre.

C'est ainsi que j'ai amené cette petite plaque d'immatriculation de Ferdinand à Paris.

Cette plaque est donc déposée dans une vitrine



3^{me} étage – Salle Leclerc - 1902-1947

Répertoriée: : plaque Stalag Bathorn VI C de Ferdinand Pagès – Don Simone Guignard

